Godbout, Jacques T., et Johanne Charbonneau, avec la collaboration de Vincent Lemieux. 1996. *La Circulation du don dans la parenté, une roue qui tourne*. Montréal, INRS-Urbanisation, 226 p.

Frédéric Lesemann

Numéro 39, printemps 1998

Liens personnels, liens collectifs

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/017680ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/017680ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lien social et Politiques

ISSN

1204-3206 (imprimé)

1703-9665 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lesemann, F. (1998). Compte rendu de [Godbout, Jacques T., et Johanne Charbonneau, avec la collaboration de Vincent Lemieux. 1996. *La Circulation du don dans la parenté, une roue qui tourne*. Montréal, INRS-Urbanisation, 226 p.] *Lien social et Politiques*, (39), 158–159. <https://doi.org/10.7202/017680ar>

4500 notices). Ces analyses longitudinales présentent nombre d'avantages : à la représentation commune des grands cortèges parisiens fortement médiatisés, elles opposent la réalité d'une multitude de micro-mobilisations, « occurrences les plus routinières de la vie manifestante contemporaine » [p. 17] (que ce soit à Marseille, Nantes ou Paris, 60 pour cent des événements rassemblent entre 50 et 100 participants, 30 pour cent moins de 50). Aux travaux soulignant les transformations de l'engagement politique dans les années 1980, elles opposent le constat de fortes régularités tant au niveau des organisateurs (syndicats), des participants (couches moyennes salariées) que des revendications (importance du statut professionnel), allant ainsi à l'encontre de certains résultats des théories des « nouveaux mouvements sociaux » (notamment ceux de R. Inglehart). Ces analyses, grâce notamment au recours aux sondages auprès des manifestants, soulignent enfin la forte congruence entre l'activité manifestante et d'autres pratiques de participation politique (vote ou adhésion partisane et syndicale), accréditant ainsi la thèse de l'existence d'un « continuum ».

Prenant appui sur les notions de structure des opportunités politiques (H. Kitschelt), de répertoire d'action (C. Tilly) et de vague de mobilisation (S. Tarrow), O. Fillieule élabore un cadre conceptuel particulièrement convaincant, centré non sur la manifestation mais sur « l'action protestataire ». Cette approche dynamique a le triple mérite de replacer l'activisme individuel au cœur de l'analyse des mobilisations, de souligner l'importance de l'interpellation politique et ainsi, grâce aux outils conceptuels déjà évoqués, de s'éloigner tant de la « macrogénéralisation » des nouveaux mouvements sociaux que du « microempirisme » de la mobilisation des ressources. L'intérêt porté au contexte d'action permet alors à l'auteur d'appréhender la dimension conflictuelle de l'action manifestante proprement dite et d'affiner la réflexion sur les notions difficiles de violence politique et de violence d'État.

Les rapports de fins de service rédigés par les commandants de CRS à l'issue de chaque manifestation fournissent en effet une source extrêmement riche pour saisir les interactions stratégiques qui se nouent entre les groupes con-

testataires et les forces de maintien de l'ordre. Surtout, en étendant l'étude des répertoires d'action aux interventions policières, Olivier Fillieule se donne les moyens de saisir très finement les styles de maintien de l'ordre et de « gestion manifestante » comme, par exemple, les procédés de maîtrise de l'espace (barrières, cordons de CRS, canons à eau, etc.). Ce n'est qu'au prix de la compréhension de ces jeux d'interactions complexes entre des perceptions policières différenciées des groupes manifestants, l'intervention de l'autorité politique et les stratégies des manifestants que pourra être cernée la question de la violence collective.

À la lecture des premiers chapitres, on aurait pu craindre que la densité théorique et la profusion des données quantitatives ne confèrent à l'ouvrage un caractère trop abstrait. Il n'en est rien : les analyses de l'auteur prennent chair dans la troisième partie, qui multiplie de minutieuses études de cas, sans négliger schémas et iconographie.

Jane Rasmussen
Centre de recherches administratives
et politiques, CNRS,
Université de Rennes 1 et
IEP de Rennes

• **GODBOUT, Jacques T., et Johanne CHARBONNEAU, avec la collaboration de Vincent LEMIEUX. 1996. *La Circulation du don dans la parenté, une roue qui tourne*. Montréal, INRS-Urbanisation, 226 p.**

Cet ouvrage s'inscrit dans le cadre d'un programme de recherche visant à mieux comprendre le rôle du don et de la dette et la spécificité de leur articulation avec le marché et l'État. Les réseaux sociaux sont dominés par les principes du don et de la dette, alors que le marché l'est par ceux de l'équivalence et de l'utilité et l'État démocratique par ceux de l'autorité et de l'égalité entre les citoyens. Ainsi, c'est à partir d'une interrogation sur les caractéristiques spécifiques des rapports de don dans la parenté que les auteurs mènent leur enquête sur « la sphère des relations personnelles ». Ils entendent vérifier que le principe du don y est bien dominant et examiner comment les autres principes s'articulent à celui-ci.

Les auteurs prennent soin de préciser qu'ils ne sont ni anthropologues, ni économistes, ni psychologues, mais que leur

domaine d'expertise est la sociologie et la science politique. C'est bien de l'observation des structures politiques et administratives qu'est né leur intérêt pour les systèmes de circulation des choses ne relevant ni d'appareils politico-administratifs, ni du marché. C'est à partir de l'analyse de systèmes sociaux très modernes qu'ils se sont intéressés à un objet qui est souvent analysé comme résiduel car relevant des liens sociaux, familiaux et communautaires (p. 3).

Des données qualitatives recueillies auprès de 43 personnes membres de sept réseaux familiaux sont au fondement de cette recherche qui distingue, dans un premier temps, cadeaux — prototypes du don au service du lien —, hospitalité — expression directe du lien qui peut relever du don (invitation à un repas) ou être associée au service et à l'aide —, et services dont la circulation est régie par la norme du besoin du receveur : on prête ou on loue des objets ou de l'aide « pour rendre service ».

Mais qu'est-ce qui fait circuler le don ? Les sentiments sont de plus en plus le moteur des relations de parenté, dominant les rôles, statuts et traditions. Mais la relation personnelle entre membres familiaux peut-elle seule rendre compte de la circulation du don, indépendamment des multiples statuts de chacun à l'intérieur du réseau et à travers le cycle de la parenté ? Les rôles associés aux positions constituent en fait un cadre de référence. Chacun se situe par rapport à ce cadre, mais les comportements eux-mêmes dépendent tout autant de la construction temporelle des liens concrets (p. 76).

Quel est finalement le sens du don dans la parenté ? Quelles sont les normes non économiques et non utilitaires qui régissent la circulation du don ? Y a-t-il une économie de la parenté ? Si cette économie existe, quel est son statut, sa fonction par rapport à l'économie formelle ? Sans être régie par le principe du marché, cette économie de la parenté semble être marquée par la liberté et par le dégagement des contraintes, par le rapport personnel et le dégagement du rapport marchand. Elle obéit à certaines règles morales qui relèvent du principe de la dette plutôt qu'à des normes de justice qui renvoient aux principes d'égalité et d'équité.

Le don apparaît en conclusion comme le principe organisateur de la cir-

culcation des choses dans la parenté, encore plus qu'on ne le pensait (p. 192). Le don est un principe structurant les échanges dans la parenté. Le principe marchand y est rare et il doit être justifié car il est jugé anormal pour les membres familiaux. Le don est le principe organisateur d'un système dominé par la transmission.

Outre le très grand intérêt d'une recherche novatrice sur le thème du don, fondée sur une enquête originale, l'ouvrage offre une excellente synthèse des débats corrélatifs au don : échange, réciprocité, dette mutuelle, norme de justice, fondée sur une bibliographie internationale, et notamment américaine, étendue.

Frédéric Lesemann
INRS-Culture et société

• **BRUNET, Manon, et Serge GAGNON, dir. 1993. *Discours et pratiques de l'intime*. Québec Institut québécois de recherche sur la culture, 256 p.**

Actes d'un colloque tenu en 1992 à l'Université du Québec à Trois-Rivières, cet ouvrage réunit les contributions de 13 auteurs appartenant à plusieurs disciplines des sciences humaines : histoire, philosophie, études littéraires, sociologie et anthropologie. Il explore « l'historicité de l'expérience intime, du XVII^e siècle à nos jours, [à travers] la correspondance, le journal intime, l'autobiographie, le récit de vie, la confession catholique et médiatique [qui] servent de matériaux aux regards socio-anthropologiques et littéraires ». L'espace sémantique de l'intime est défini dans « un territoire flou », entre la vie privée et le « je », ou encore dans « la distance entre le privé et le public » ; mais, plusieurs auteurs le précisent, la notion d'intimité renvoie toujours à des réalités variables dans le temps et l'espace.

Une première section porte sur les « pratiques de l'intime ». Dans « Façonner et surveiller l'intime : lire en Nouvelle-France au XVII^e siècle », François Melançon définit la lecture comme une « composante importante de l'intimité individuelle [...] qui] permet dans le refuge du silence un affranchissement du contrôle de la communauté, un retour sur soi, à ses pensées et à ses émotions » (17). René Hardy présente, dans « Le charivari : divulguer et sanctionner la vie

privée », les résultats d'une recherche qui a permis de retracer plus d'une centaine de charivaris survenus entre 1800 et 1934 sur le territoire québécois et axés principalement sur la régulation des unions matrimoniales et des mœurs sexuelles. Dans un article intitulé « Confession, courrier du cœur et révolution sexuelle », l'historien Serge Gagnon évoque la dérive de la confession catholique aux XIX^e et XX^e siècles, puis l'émergence des courriers du cœur, dont la vogue s'intensifie avec la révolution sexuelle des années 1960. L'article de l'anthropologue Bernard Arcand sur la pornographie moderne, « S'exciter pour l'intime », « propose de considérer combien la découverte de l'intimité et surtout l'intrusion de cette intimité, offre une importante source de plaisir » (95).

Les discours de l'intime occupent la plus large proportion de l'ouvrage. Quatre articles s'intéressent d'abord à la correspondance. Dans « Marie de l'Incarnation intimée et intime à travers sa Correspondance et ses Écrits spirituels », Chantal Théry évoque cette religieuse ursuline mystique, née à Tours à la fin du XVI^e siècle et qui a vécu au Canada la plus grande partie de sa vie. Devant l'effacement de soi qu'expriment ses écrits, Théry considère que « l'excès d'humilité était pour les femmes le seul levier autorisé de l'affirmation de soi » (107). Francis Parmentier aborde certains aspects de la vie d'un homme de lettres canadien dans « Arthur Buies, 1840-1901 : Correspondance et biographie » et signale l'intérêt de l'étude approfondie de la correspondance pour une meilleure interprétation des écrits d'un auteur. Spécialiste de l'œuvre d'Henri-Raymond Casgrain, prêtre et historien, Manon Brunet s'interroge sur « L'intimité de la lettre au XIX^e siècle : de la lettre cachetée à la lettre ouverte ». Elle met notamment en évidence le caractère relatif que prend l'intimité d'une correspondance qui, d'une part, est marquée par la médiation de secrétaires (mère, sœurs ou nièces de l'auteur ou religieuses) et qui, d'autre part, sera rendue publique dans le cas de son échange épistolaire avec le poète Arthur Crémazie. Cette tendance nouvelle à élargir le cercle de ceux qui accèdent à l'intime, Roch Hurtubise la perçoit dans son étude d'un corpus de lettres d'amour (1860-1988) : « Les amoureux et l'intime : à propos du discours et du silence amoureux ». À travers

les trois étapes qui marquent l'évolution du discours amoureux dans ce corpus, Hurtubise retrace les manifestations multiples et changeantes de la notion de l'intime qui se présente sous les traits de l'inépuisable, de l'ineffable, de l'implicite et de l'inavouable.

Quand ils accèdent à la modernité, les discours de l'intime adoptent de plus en plus les formes du journal personnel, de l'autobiographie et du récit de vie : c'est l'objet de la troisième section de cet ouvrage. Dans « Stratégies énonciatives dans le journal intime féminin du XIX^e siècle », Daphni Beaudoin fait l'étude de quatre journaux de femmes répertoriés dans la littérature personnelle du XIX^e siècle (contre une soixantaine de journaux écrits par des hommes) afin de « relever le degré d'intimité de chaque discours diaristique en décelant les marques du sujet parlant dans l'énoncé » (168). Dans une analyse de littérature comparée qui va de l'Europe et de l'Amérique du Nord des trois derniers siècles à l'Afrique contemporaine, « Journal intime et autobiographie : sociogénèse et pratique littéraire », Hans Jürgen Lüsebrink cerne « l'éclosion de l'intimité publique » dans l'émergence de genres littéraires tels que le journal intime et l'autobiographie. L'analyse du journal intime d'Alfred, collégien de 20 ans en 1914 et dont le directeur spirituel était le prêtre et historien Lionel Groulx, permet à Stéphane Stapinsky d'observer comment, dans un environnement à « contrôle normatif fort », le journal intime a permis à son auteur de saisir « une image de lui-même » qui l'incite à orienter sa vie selon son choix. Dans « Le récit de vie et ses usages : les femmes et l'intime », Denise Lemieux rappelle que c'est « en raison de leur rapport privilégié à l'espace du privé et au temps du quotidien, plutôt que par l'exploration d'une individualité dont elles auraient revendiqué la priorité, que les femmes du XIX^e siècle [...] se sont associées à la littérature personnelle » (219). Elle ajoute qu'« il faudra attendre les années 1960 et même 1970 pour voir surgir en assez grand nombre des vies de femmes racontées à la première personne ou racontées dans le cadre d'enquêtes scientifiques » (220). Avec un texte intitulé « Pour une sociologie de la connaissance de la vie : de l'usage des histoires de vie », le sociologue Gilles Houde conclut cette section en rappelant à quel